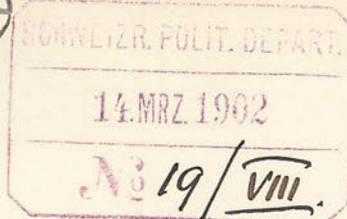


LÉGATION DE SUISSE
AUX
ETATS-UNIS



WASHINGTON, D. C. le 3 Mars, 1902

Au Département politique fédéral

Berne.

Monsieur le Président:-

J'ai eu l'honneur de vous transmettre le 28 Février un petit rapport de M. Stroehlin contenant ses impressions sur l'arrivée du Prince Henri de Prusse à Washington.

Dans ma lettre d'accompagnement je vous faisais savoir que je vous entretiendrais plus au long de cet évènement, ce que j'ai l'honneur de faire aujourd'hui.

Depuis l'attitude prise par les croiseurs allemands dans la baie de Manille, lors de l'incident qui n'a jamais été bien clairement défini et dont les correspondants anglais de Shanghai ont pas manqué d'exagérer la portée, l'opinion publique américaine était peu sympathique à l'égard de l'Allemagne. Les sondages pratiqués sur les côtes du Venezuela par des vaisseaux allemands en vue d'y établir un port à charbon, puis les discours du Vice-Président Roosevelt et surtout du Sénateur Lodge, qui, en visant l'Allemagne, ont affirmé de la manière la plus stricte et la plus susceptible la doctrine de Monroe, enfin la constata-



tion de l'expansion considérable du commerce allemand dans l'Amérique centrale et méridionale, et les restrictions vexatoires apportées par le Gouvernement allemand à l'exportation américaine vers l'empire germanique, ont augmenté chez les Américains ces sentiments peu amicaux.

Le Comte Cassini, ambassadeur de Russie, me disait même que les rapports entre les Etats-Unis et l'Allemagne étaient très mauvais et qu'une guerre entre ces deux pays devait nécessairement éclater tôt ou tard: une guerre navale, ajoutait-il, aucun des deux adversaires ne pouvant entreprendre une guerre sur terre. L'Allemagne aurait en effet beaucoup de peine à transporter son armée à une aussi grande distance et, si elle pouvait remporter au commencement des succès grâce à sa supériorité d'organisation, les Etats-Unis trouveraient à la longue la force de résistance nécessaire dans l'immense extension de leur territoire et dans leurs ressources presque inépuisables d'hommes et d'argent.

De leur côté les Etats-Unis, qui n'ont pas de marine marchande, ne pourraient pas organiser le transport d'une armée sur les côtes de l'Allemagne, et n'auraient, du reste, pas d'armée d'invasion à lancer sur ce pays.

La guerre ne saurait éclater que sur un point des côtes de l'Amérique centrale ou méridionale; elle se réduirait donc

à une guerre navale.

Mais lorsque l'Allemagne, dans son différend avec le Vénézuéla, s'est trouvée récemment en présence de l'éventualité de devoir recourir aux arguments extrêmes vis-à-vis de ce pays peu civilisé, elle a, pour pouvoir procéder, le cas échéant, sans donner ombrage au Gouvernement américain, informé celui-ci, par écrit, de ses intentions, en l'assurant que les forces militaires allemandes, après avoir obtenu la satisfaction qu'elles exigeaient, se retireraient du territoire vénézuélien.

L'Angleterre et l'Italie, dans leurs différends avec le Nicaragua et la Colombie, avaient agi sans en informer préalablement les Etats-Unis.

Le procédé de l'Allemagne a donc établi un nouveau précédent. Le bruit courait, peu après, que la France avait suivi l'exemple de l'Allemagne à l'occasion de difficultés qu'elle a eues avec le même gouvernement vénézuélien. Ayant ^{requis} le Secrétaire d'Etat, M. Hay, ~~de~~ me dire si cette nouvelle était exacte, il me répondit négativement. Je lui posai alors la même question au sujet de l'Allemagne, et il me dit que, dans ce cas là, le fait était vrai. Comme je lui demandais si le Gouvernement américain voyait dans la communication de l'Allemagne une reconnaissance écrite de la doctrine de Monroe, M. Hay sourit, et, après un moment de silence me répondit: " Il n' a pas été question de la doctrine de Monroe, et je ne veux pas faire dire à la com-

"munication allemande plus qu' elle n' a dit"; après une autre
 "pause, il ajouta: " Mais vous avez vu par le message du Président
 "Roosevelt quelle est sa manière de voir au sujet de la doctrine
 "de Monroe. L' absence d' opposition est un acquiescement tacite."

Quelle que soit la portée du procédé allemand, il a
 produit en fait un sentiment de satisfaction dans les sphères
 politiques et dans l' opinion publique de ce pays, et la nouvelle
 que l' Empereur d' Allemagne avait choisi la fille du Président
 Roosevelt comme marraine du yacht qu' il a fait construire dans
 un chantier américain, a causé un plaisir manifeste. L' idée de
 choisir Mlle Roosevelt a été ^sugerée à l' Empereur par l' Ambassa-
 deur de Holleben pendant son congé annuel à Berlin.

Enfin, la nouvelle que l' Empereur enverrait, pour as-
 siser au lancement de son yacht, son propre frère, est venue
 donner un caractère encore plus flatteur à cette heureuse idée.

La réception du prince a exigé de laborieux préparatifs.
 Les Américains déclarent toujours qu' ils sont très démocratiques,
 et qu' ils dédaignent l' étiquette et toutes les petites nuances
 formalistes des Cours. C' est bien vrai, quand il s' agit des au-
 tres, mais ce n' est pas vrai du tout dès qu' il s' agit d' eux-
 mêmes et des égards auxquels ils prétendent avoir droit. Ils
 sont très prétentieux en Europe mais ne voudraient rien accorder
 aux Européens ici. Il paraît que cela n' a pas été comme un gant

LÉGATION DE SUISSE
AUX
ETATS-UNIS

WASHINGTON, D. C.

2.

que le Président rendit au Prince sa visite, honneur qui jusqu' à présent avait été réservé aux héritiers du Trône, mais qui était considéré comme la condition sine qua non de la visite du Prince à la Maison blanche.

Il n' a pas manqué non plus d' originaux, qui ont voulu affirmer leur religion et leur horreur républicaine et démocratique pour la royauté. A la Chambre des représentants, le Député démocrate Wheeler du Kentucky, a fait un discours des plus insultants non seulement contre la Monarchie mais contre les Allemands, discours qui, en prévision des élections de l' automne prochain, a rempli de joie les Députés du parti républicain et plongé dans la consternation ceux du parti démocratique qui représentent des Etats où l' élément allemand abonde.

Ce discours a été en effet distribué par les républicains par milliers de copies dans lesdits Etats.

Dans le Conseil municipal de Baltimore aussi, un Conseiller²/prononcé un discours dans le même genre.

D' autres symptomes peu favorables se sont manifestés par ci par là, mais en général l' attitude a été correcte.

Ces bonnes impressions rapportées par la presse américaine et allemande n' ont pas manqué d' exciter la jalousie à Londres, où l' on a commencé une malheureuse campagne pour prouver aux Etats-Unis que leur seule amie sincère a toujours été

l' Angleterre.

Une longue polémique s' en est suivie. Non seulement la presse allemande et la presse anglaise, mais aussi celle de la France y ont pris part, chacun de ces trois pays jurant ses grands Dieux qu' il avait eu les meilleurs sentiments pour les Etats- Unis pendant la guerre hispano- américaine. L' effet de cette polémique, pour des Européens en Amérique, était humiliant. Les Américains s' en moquaient avec un sentiment de haute satisfaction et du plus grand mépris pour ces amis rétrospectifs qu' ils savaient ne pas être sincères.

La querelle soulevée par l' Angleterre n' a pas bien fini pour cette puissance: l' Allemagne a pu prouver, par des documents publiés par la Chancellerie de la Wilhelmstrasse, et qui jusqu' ici n' ont pas été contredits, que ce n' était pas elle qui avait proposé, le 14. Avril 1898, une seconde Note collective à présenter par les grandes puissances européennes au Président McKinley en vue d' éviter la guerre. Il est résulté de cette publication que le projet était au contraire émané de l' Ambassadeur d' Angleterre et qu' il n' avait eu l' approbation ni des autres ambassadeurs ni de leurs Gouvernements respectifs. Je puis dire à cette occasion que lorsque, au commencement de la guerre, l' Angleterre commençait à dire que c' était elle qui, seule amie des Etats- Unis, avait empêché une coalition euro-

péenne contre eux, les ambassadeurs d'Allemagne et de France se sont exprimés vis-à-vis de moi d'une manière indignée. Ils m'affirmaient que c'était les Anglais qui, par l'entremise de Lord Pauncefote, avaient rédigé le projet de note collective contenant les expressions les plus énergiques. C'est lorsque les Ambassadeurs demandèrent à Lord Pauncefote si l'Angleterre serait prête, le cas échéant, à soutenir ses expressions par les armes, que le projet est tombé.

Si l'on déteste ici tout ce qui n'est pas américain en bloc, on accorde aux Anglais des circonstances atténuantes, quand cela ne coûte rien. C'est ce qui peut sans doute expliquer les tentatives faites par quelques journaux américains pour tirer Lord Pauncefote d'embarras, en admettant la supposition que le projet de note incriminé aurait été inspiré par le Ministre d'Autriche-Hongrie, par un sentiment de parenté dynastique, ou même par le Département d'Etat américain sous l'impulsion de Mc Kinley, qui, personnellement, était désireux de trouver un moyen d'éviter la guerre.

Ces tentatives ne paraissent guère avoir trouvé d'écho, mais le Cabinet de Downing Street n'a pas manqué d'être traité de menteur et de lâche pour avoir désavoué Lord Pauncefote en lui attribuant l'initiative du dit projet de note.

Quoi qu'il en soit, le Prince est arrivé et par son

attitude modeste, affable et digne en même temps, il a, comme l'a dit le Président Roosevelt, "gagné d'emblée les sympathies des autorités et de la population".

La réception officielle, comme je l'ai entendue caractériser par le Sous-Secrétaire d'Etat Hill, délégué civil du Gouvernement pour la réception du Prince, devait être "sans éclat mais substantielle": "Nous ne voulons pas", disait M. Hill, "faire de grand bruit, mais montrer au Prince qu'on se sent comfortable aux Etats-Unis. Le Congrès a voté \$ 40000", ajoutait-il, "mais nous croyons qu'avec 25000 nous pourrions nous tirer d'affaire. La plus grande dépense sera celle des Chemins de fer auxquels on ne peut pas demander d'autres sacrifices après ceux qu'ils ont faits le printemps dernier pour le voyage du Président Mc Kinley".

Ces remarques d'une cordialité douteuse marquent bien l'état d'esprit avant l'arrivée du Prince. L'impression produite par la personnalité de leur hôte a sans doute amélioré de beaucoup ces dispositions.

La même transformation s'est opérée dans l'attitude de la population. Les impressions que vous a transmises Mr. Stroehlin étaient aussi celles que M. Lardy et moi avons eues de l'accueil fait ^{par} la population de Washington à son visiteur. Il faut se rendre compte que, si l'instruction élémentaire est assez

LÉGATION DE SUISSE
AUX
ETATS-UNIS

WASHINGTON, D. C.

3.

répandue dans les Etats- Unis , les notions historiques et géo-
graphiques sur le pays même et à plus forte raison sur d' autres
pays sont ex^{ce}ssivement rudimentaires et l' ignorance à l' égard
des autres peuples pénètre jusque dans les hautes sphères. J' ai
personnellement fait l' expérience de cette ignorance, car la
femme d' un Ministre d' Etat et la fille d' un autre membre de
Cabinet m' ont demandé " si la Suisse était un empire, un royaume
ou une république ". Dans les écoles , pour exalter le patriotisme
des enfants, on leur fait croire que les Américains dépassent
toute autre nation et que l' Europe gémit sous l' oppression de
tyrans sanguinaires. Les Américains qui voyagent en Europe ne
savent que l' Anglais, qu' ils considèrent la langue la plus par-
faite et la plus belle et qu' ils croient destinée à devenir la
langue universelle. C' est la raison pour laquelle ils dédaignent
d' en apprendre d' autres. En conséquence ils voyagent sans con-
naître et sans comprendre les pays qu' ils parcourent.

Il existe naturellement d' honorables ex^{ce}ptions.

Il n' est donc pas étonnant qu' on fasse à un Prince
au premier abord un accueil dont l' indifférence se mêle d' une
curiosité de badaud. Il s' y est ajouté bientôt de la surprise
et de l' étonnement , et le Prince a été accueilli plus tard par
des démonstrations de plus en plus vives et sympathiques.

Les questions d' étiquette ne se sont pas bornées

aux rapports entre le Président et le Prince. Le Prince s' est trouvé aussi en contact avec le Congrès et avec le Corps diplomatique.

Il paraît que ses rapports avec le Congrès ont été satisfaisants. La Chambre des Représentants a fait à son hôte une ovation chaleureuse. Le Sénat l' a reçu dignement quoique sans acclamations , ce qui est peut-être dû à la circonstance que sa visite coïncidait avec l' impression pénible laissée par une querelle de famille: le pugilat entre les Sénateurs Tillmann et Mc Laurin, qui étaient mis à l' index.

Ses rapports avec le Corps diplomatique méritent une mention. Après la visite du Président au Prince à l' Ambassade d' Allemagne, le programme publié par les journaux portait : " ré-ception par S.A.R. du Corps diplomatique en uniforme". Comme le Prince Henri est loin d' être un Prince héritier, puisqu' il n' est que le septième dans l' ordre de succession, les Ambassadeurs avaient exigé, en vue de leur caractère représentatif, qu' il déposât une carte chez eux avant qu' ils ne se rendissent chez lui. Par l' entremise du doyen du corps diplomatique, Lord Pauncefote, les Ambassadeurs ont reçu communication d' une Note de l' Ambassade d' Allemagne , leur annonçant que le Prince les recevrait à deux heures individuellement et en uniforme, le Lundi 24 Février. Le 21 Février les Ministres n' avaient rien reçu. L' un d' entre

eux ayant demandé à Lord Pauncefote par qui avait été prise l'initiative de demander au Prince une audience en uniforme, dérogeant ainsi à l'étiquette, Lord Pauncefote lui répondit qu'il fallait s'adresser à l'Ambassade d'Allemagne et qu'il n'avait pas été consulté plus que le Ministre en question sur la rédaction du programme des fêtes. Cette réponse ne répondait pas à la question et semblait prouver implicitement que le doyen n'avait pas fait son devoir. Et il est certain qu'il ne l'a pas fait. Mais quant au programme, il le connaissait parfaitement. La dérogation à l'étiquette mentionnée consiste dans le fait que, pour un Prince de ce rang, le Corps diplomatique n'a généralement d'autre formalité à accomplir que d'aller s'inscrire dans un livre à la résidence du prince. Le Corps diplomatique en uniforme ne rend visite qu'à des Souverains ou à des Princes héritiers du trône, d'après les précédents généralement admis.

Sur ces entrefaites, l'Ambassade d'Allemagne fit circuler chez les Ministres une Note les informant que le Prince Henri de Prusse les recevrait le Lundi 24 à 2h^{1/2} avec leur personnel en uniforme à l'Ambassade. Les Ministres devaient signer ce papier en signe de consentement. A ma connaissance, tout le monde a signé, mais de mauvais gré.

On demanda à l'Ambassade d'Allemagne pour quelles raisons l'uniforme était requis. La réponse fut que l'Empereur

avait télégraphié qu' il exigeait cette formalité, ce qui produisit naturellement un grand étonnement , car les représentants des gouvernements étrangers à Washington n' ont pas d' ordres à recevoir de l' Empereur d' Allemagne.

La sympathie inspirée par le Prince , et la sympathie bien méritée que s' est acquis l' Ambassadeur d' Allemagne , M. de Holleben, ont eu pour résultat que tout le monde s' est conformé à la formalité requise. Mais au retour de Monsieur de Holleben de la tournée qu' il fait en accompagnant le Prince , les Ambassadeurs et les Ministres demanderont une convocation pour discuter ce qui s' est passé et pour régler, si possible, les questions d' étiquette. C' est chose d' autant plus nécessaire que Lord Pauncefote n' est pas à la hauteur de sa tâche de doyen et qu' il ne pense qu' à satisfaire sa vanité personnelle et à tirer profit pour son pays de toutes les discussions de rang en faisant toutes les concessions possibles aux autorités américaines.

Ayant été empêché lui-même par la goutte de se rendre à la réception du jour de l' an, il a autorisé ou peut-être engagé sa femme à commettre l' anomalie de défiler à la tête du Corps diplomatique. L' Ambassadeur d' Allemagne , doyen en l' absence de Lord Pauncefote , voulant être galant vis-à-vis d' une dame, n' a pas eu assez de fermeté pour empêcher cette bizarrerie, à laquelle il l' avait pourtant rendue attentive. Il est vrai de

LÉGATION DE SUISSE
AUX
ÉTATS-UNIS

WASHINGTON, D. C.

4.

dire que cette réception a lieu de telle manière que l' anomalie en question n' a pas eu de conséquence , car la formalité consiste seulement à défiler devant le Président, sa femme et les femmes des membres du Cabinet, et à leur serrer la main . Aucun discours n' est prononcé de part ni d' autre. Le Président suit les impulsions du moment et fait parfois quelques remarques aux passants, ce comme par exemple lorsque M. Lardy, défilant après moi en uniforme d' infanterie suisse, s' est vu adresser la parole par le Président qui lui a dit tout l' intérêt qu' il porte à l' armée suisse.

Les questions d' étiquette trouvent leur point culminant dans la dispute de préséance entre les Ambassadeurs et les membres de la Cour suprême, qui se considèrent les Vestales de la Charte.

Dans cette lutte , le principe que le Corps diplomatique ne doit pas être séparé, embarrasse beaucoup les Ambassadeurs . D' autre part les Ministres doivent insister pour que ce principe soit respecté, d' autant plus que généralement ils représentent des pays moins grands, mais qui ont les mêmes droits à l' existence que les grandes puissances.

En 1896 , lors de la première inauguration de Mc Kinley, les Ambassadeurs avaient été séparés des Ministres qui étaient placés après les Sénateurs et le Députés dans la Salle du Sénat. Aussi les Ministres se sont levés et ont quitté la salle comme

un seul homme.

Le Président paraît avoir conçu une vive sympathie pour le prince ; il a voulu lui en donner une marque évidente en l'invitant à faire une cavalcade avec lui dans les environs de Washington. Il était habillé dans son costume favori de rough rider.

Les deux hauts personnages ont chevauché pendant une heure et demie sous le vent, la pluie, la grêle et le tonnerre, et sont rentrés trempés jusqu'aux os, mais de très bonne humeur.

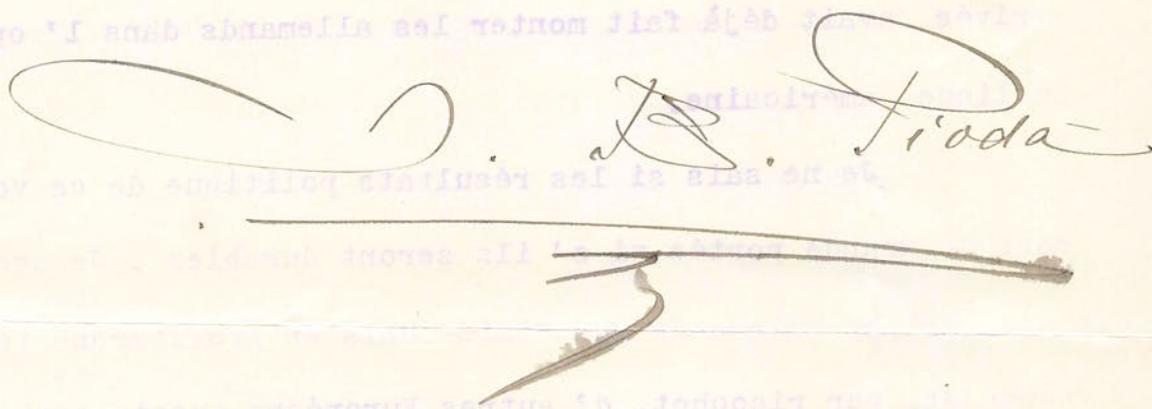
Maintenant le Prince poursuit le cours de son voyage dans les régions des Etats-Unis où il y a le plus d'Allemands. Il y a une quinzaine de jours, lorsque Patterson fumait encore à la suite du grand incendie, qui a anéanti une partie de cette ville, je me suis rendu dans cette cité qui renferme des fabriques et des ouvriers suisses. Le Prince n'était pas encore arrivé, et pourtant j'y entendais dire que rien que la nouvelle de son arrivée avait déjà fait monter les allemands dans l'opinion publique américaine.

Je ne sais si les résultats politiques de ce voyage seront de grande portée ni s'ils seront durables. Je crois toutefois que les Allemands aux Etats-Unis en profiteront tout d'abord et, par ricochet, d'autres Européens aussi, car, comme je l'ai exposé plus haut, le mépris pour l'étranger provient beaucoup de l'ignorance et des préjugés de race.

C' est un phénomène remarquable que celui qu' offrent les allemands dans ce pays. Nombreux comme ils le sont , avec leurs qualités sérieuses, ils n' ont toutefois pas réussi à s' affirmer dans les sphères qui dirigent l' administration et les destinées du pays, eux qui sont pourtant un coefficient très important de son développement économique et politique .

On a vu notre Gallatin Ministre du trésor pour une durée de 13 ans (1801- 1814) qui a dépassé celle de l' administration de ses prédécesseurs et ^{de} ses successeurs, mais aucun allemand n' est arrivé à une telle position et pourtant ils s' assimilent très rapidement, ils anglicisent leurs noms et deviennent bien vite des jingoes des plus exaltés.

Les allemands attribuent cet insuccès à leurs divisions, à leurs jalousies personnelles et régionales, qui ne les élèvent pas dans l' estime de leur entourage et les affaiblit.

 J. B. Fioda